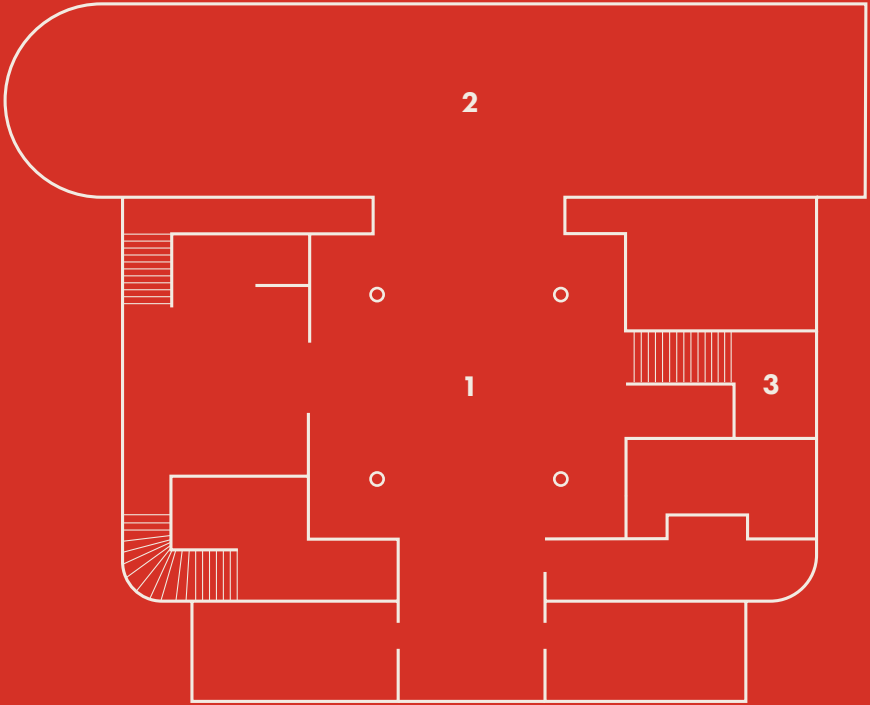


FR

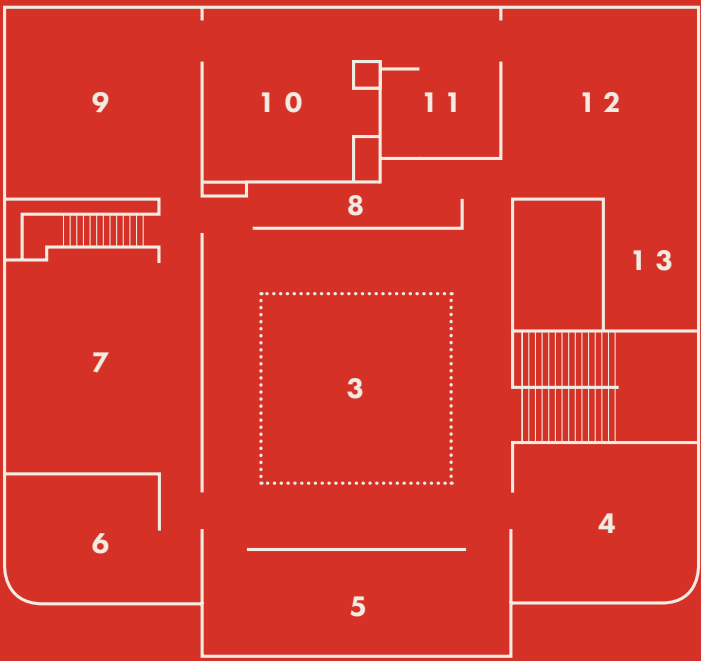
Lebanon
لبنان

HOW
WILL
IT
END?

REZ-DE-CHAUSSEE



1^{ER} ÉTAGE



LIBAN

1 — GRAND HALL

Cynthia Zaven 7

2 — SALONS

Daniele Genadry 8

Mounira Al Solh 8

Simone Fattal 9

Iconem 9

3 — ESCALIER ET COURSIVE

Caline Aoun 10

Omar Fakhoury 10

Abed Al Kadiri 11

PORT DE BEYROUTH

4 — CHAMBRE NORD

Bettina Khoury Badr 13

Ayman Baalbaki 13

Lamia Ziadé 14

Charbel Alkhoury et Monica Basbous 14

IMAGES LATENTES

5 — SALLE D'ARMES

Joana Hadjiithomas & Khalil Joreige 17

Marwan Moujaes 17

Charbel-joseph H. Boutros 18

6 — SALLE DE BAIN BLEUE

Pierre Koukjian 19

Jeanne et Moreau 19

Rayyane Tabet 20

Stéphanie Saadé 20

PERMANENCE DE L'IMPERMANENCE

7 — CHAMBRE D'AMIS

Gregory Buchakjian 23

Paola Yacoub 23

Ali Cherri 24

Stéphanie Saadé 24

Dala Nasser 24

CONVERSATIONS DE SALON

8 — COULOIR DE NUIT

Stéphanie Saadé 27

Gilbert Hage 27

Vladimir Antaki 27

9 — CHAMBRE DE MONSIEUR

Maha Yammine 28

Danielle Arbid 28

Samar Mogharbel 29

Maria Kassab 29

RETOUR AUX SOURCES

10 — SALLE DE BAIN DE MONSIEUR

Ramy Saad 31

Chafa Ghaddar 31

Omar Fakhoury 31

Caline Aoun 32

Christian Sleiman 32

Raymond Gemayel 32

11 — SALLE DE BAIN DE MADAME

Christine Safa 33

Etel Adnan 33

LA VIE CONTINUE

12 — CHAMBRE DE MADAME

Vartan Avakian 35

Raed Yassin 35

Ziad Antar 36

13 — BOUDOIR DE MADAME

Mireille Kassar 37



“LA VRAIE
GENEROSITE
ENVERS
L’AVENIR
CONSISTE
A TOUT
DONNER AU
PRESENT.”

ALBERT CAMUS

Lebanon
لبنان

HOW WILL IT END?

La série de photographies de Paola Yacoub nommée *How will it end is not the question*, qui prête son titre à l'exposition, évoque la permanence de l'instabilité et de l'insécurité au Liban depuis quarante ans. *Comment cela va-t-il se finir?*, cette question terrible hante les libanais et ceux qui s'intéressent au pays et à son peuple.

Caressant l'espoir d'un avenir meilleur pour le pays, cette exposition n'est pas consacrée à l'effondrement d'une nation en proie à un combat avec

ses démons funèbres mais plutôt à un état des lieux des réactions des artistes face aux circonstances. Elle offre l'opportunité de découvrir une grande diversité d'œuvres et de sources d'inspiration, ainsi qu'une nouvelle génération d'artistes, plus jeunes - et enfin d'éclairer le travail de reconstruction des artistes, témoins de l'histoire.



L'imagerie de la catastrophe n'est pas étrangère à la scène artistique du pays, notamment pour la génération des artistes qui ont vécu la guerre civile de 1975 à 1990 et dont les souvenirs d'événements funestes ont alimenté la réflexion et nourri la production artistique au fil des années. Les événements dramatiques, tragédie après tragédie, sans travail de justice, de mémoire ou de réconciliation possible, ont constitué un traumatisme mais également une connaissance collective des libanais face aux situations de crise, qui ont l'un et l'autre par la suite influencé les thèmes et pratiques des artistes.

Louma Salamé,
co-commissaire de l'exposition

LIBAN

Pays de mythes et de légendes, où plus de cinq mille ans d'histoire se sont écrits, le Liban a traversé des périodes troubles depuis sa création. Situé au Moyen-Orient, entre Israël et la Syrie, le pays a joué un rôle central dans les relations entre le monde arabe et l'Occident tout au long de son histoire. Cette position stratégique n'a pas seulement été une source de prestige, mais aussi de convoitise et de destruction.

❖ La période comprise entre l'indépendance du pays en 1943 et le début de la guerre civile en 1975 est parfois appelée «l'âge d'or» du Liban. À cette époque, le pays, et Beyrouth en particulier, était le principal centre bancaire, commercial et touristique de la région. La capitale devient un lieu de rencontre pour les artistes et les intellectuels et crée un foisonnement propice à l'apparition d'initiatives culturelles et à la floraison de musées et de galeries dans le pays.

Le port de Beyrouth était l'un des plus grands et plus actifs de la Méditerranée. Situé à la croisée de trois continents : l'Europe, l'Asie et l'Afrique, il était une importante station commerciale reliant les pays arabes au reste du monde.

Initiée en 1975 et terminée, du moins sur le papier, en 1989, la guerre civile a déterminé le destin désastreux du Liban dans l'histoire récente. Il est difficile d'avoir une perspective nuancée sur cette histoire alors que le pays se trouve encore aujourd'hui dans une situation extrêmement vulnérable.

CYNTHIA ZAVEN

(Beyrouth, 1970)

Cynthia Zaven est une compositrice, pianiste et artiste. Elle a appris à jouer du piano avec son grand-père. Plus tard, elle a également reçu des leçons de piano classique en Europe.

Zaven explore les relations entre le son, la mémoire et l'identité. Lors de ses représentations elle interprète de la musique classique, expérimentale et improvisée et crée des bandes sonores pour les arts performatifs et le monde du cinéma. *Arsenal* (2018), montre des morceaux d'un piano démonté. L'instrument, privé de sa fonction première et de sa sourdine, devient un espace d'expérimentation formelle. L'installation représente l'atomisation du mécanisme, la dissection de l'instrument en de nombreuses fractions : les joints de connexion sont arrachés, la table d'harmonie disloquée, poncée et polie. Chaque pièce devient indépendante les unes des autres, réarrangée horizontalement dans une congrégation silencieuse, et un nouvel ordre. Zaven vit et travaille à Beyrouth.

DANIELE GENADRY

(Baltimore, 1980)

Daniele Genadry est titulaire d'une licence en arts plastiques et en mathématiques du Dartmouth College de Hanover (USA), et d'un Master of Fine Arts de la Slade School of Art de Londres.

Genadry utilise divers médias pour examiner comment la distance, la lumière et le mouvement peuvent affecter les expériences visuelles. Elle se concentre sur les relations entre la peinture et la photographie, ainsi que sur le thème du mouvement et de la mémoire. Dans son travail, les points de vue multiples, les images décentralisées et les cadres changeants sont fréquents. La représentation de paysages et la contemplation de la nature silencieuse, motif récurrent dans l'histoire de l'art, illustrent la confusion entre monde intérieur et monde représenté : le paysage devient celui de l'état d'esprit du spectateur, nous amenant à explorer un espace psychique. Genadry vit à Beyrouth, elle a reçu le prix de la Fondation Boghossian pour les arts visuels en 2020.

MOUNIRA AL SOLH

(Beyrouth, 1978)

Mounira Al Solh a étudié la peinture à l'Université libanaise de Beyrouth et les arts visuels à l'Académie Gerrit Rietveld d'Amsterdam.

Al Solh travaille la peinture, le papier, la broderie et le film pour explorer des thèmes tels que la migration, la mémoire, le traumatisme et la perte. S'inspirant de ses conversations avec des personnes vivant dans des régions touchées par le conflit, ses œuvres parlent de déplacement et d'incertitude, reflétant également les luttes auxquelles les femmes sont confrontées dans le monde arabe. L'ironie et l'autoréflexion sont des composantes essentielles de son travail, à la fois engagé socialement et évasif. Cette évasion s'expérimente à travers le parasol transformé en tente intitulé *Lackadaisical Sunset to Sunset* (2021). L'intervention de l'artiste avec une installation sonore transforme cet objet du quotidien en un lieu de préservation et de retraite. Al Solh partage son temps entre le Liban et les Pays-Bas.

SIMONE FATTAL

(Damas, 1942)

Simone Fattal est philosophe, peintre et sculpteur. Elle a grandi à Beyrouth, où elle a d'abord étudié la philosophie, puis a poursuivi ses études à la Sorbonne.

Fattal commence à peindre à son retour au Liban mais la guerre civile la contraint à s'exiler aux États-Unis où elle se lance dans la sculpture et s'inscrit à l'Art Institute of Chicago. Artiste aux influences multiples et archipélagiques, elle affine rapidement son approche de ce médium en se concentrant sur la céramique et le bronze. *Warrior IV* (2011) témoigne de cette multiplicité en évoquant l'art antique mésopotamien. L'œuvre fait partie d'une série en cours. L'artiste insiste sur le fait que le guerrier, le héros, vit et meurt en se tenant sur ses deux pieds. Ces guerriers sont liés à l'image du combattant pendant la guerre civile libanaise. Simone Fattal vit à Paris.

ICONEM

Fondée en 2013 par Yves Ubelmann, ICONEM contribue à la conservation et la valorisation du patrimoine culturel en danger en le numérisant en 3D. Les fondateurs d'ICONEM ont réalisé que le patrimoine culturel mondial est menacé par de nombreux facteurs qui pourraient détruire des sites importants et irremplaçables. Pour éviter cela, l'équipe travaille dans le monde entier avec des technologies modernes : photogrammétrie, balayage laser et balayage par drone à grande échelle, afin d'assurer leur défense ainsi que leur transmission au grand public. Réalisées par l'équipe d'ICONEM lors d'une mission d'urgence à la demande de l'UNESCO, les images projetées dans cette exposition montrent l'étendue des dégâts causés par les explosions du 4 août 2020 et ce qui reste de la ville exsangue. ICONEM travaille avec plusieurs organisations internationales, depuis quelques années, ils créent ensemble des expositions numériques pour permettre au public d'accéder à des sites patrimoniaux exceptionnels.

CALINE AOUN

(Beyrouth, 1983)

En 2005 Caline Aoun obtient sa licence en beaux-arts à la Central Saint Martins de Londres et en 2009 un diplôme de troisième cycle en arts à la Royal Academy School de Londres. Elle détient également un doctorat professionnel en arts de l'université d'East London.

Ses œuvres traitent d'urbanisme, d'architecture, de la notion d'espaces publicitaires et interrogent la surconsommation, l'excès et la saturation, et la façon d'y faire face. *Datascares* (2017) rassemble sous forme de graphiques le poids total des marchandises importées et exportées chaque mois à travers le port de Beyrouth entre 2004 et 2015. Occupant un mur entier, les données font cependant place à des paysages abstraits et deviennent sans objet. L'information devient une représentation topographique des échanges commerciaux et de la consommation. Aoun vit et travaille entre Beyrouth et Londres.

OMAR FAKHOURY

(Beit Chabab, 1979)

Omar Fakhoury a obtenu une licence en peinture et dessin à l'Université libanaise, suivie en 2004 d'un master en arts plastiques à Paris I-Sorbonne.

Fakhoury travaille principalement la peinture; son intérêt pour l'espace public et les éléments qui marquent les territoires sont particulièrement perceptibles dans ses dernières œuvres. Lorsqu'il cherche des sujets, il se concentre principalement sur la situation politique et urbaine complexe du Liban. *Corn Plant* (2021), exposé dans la salle de bain de Monsieur, est consacré à l'explosion, prenant pour sujet une pousse de maïs découverte sur le site de l'explosion, un signe inattendu d'espoir, substrat originel de vie, un symbole déterminant au milieu des ruines de l'immense scène de crime. La graine, invisible à l'œil nu, était en sommeil dans la terre avant l'explosion, et malgré le désastre, a réussi à revenir à la vie. L'artiste est maître de conférences à l'Université libanaise de Beyrouth, où il travaille et vit.

ABED AL KADIRI

(Beyrouth, 1984)

Abed Al Kadiri est diplômé en littérature arabe et beaux-arts de l'Université libanaise. En 2006, il s'est installé au Koweït, où il a travaillé comme critique d'art avant de créer la FA Gallery en 2010.

Utilisant principalement la peinture et la photographie, son travail reflète la cruauté et la beauté de la nature, ainsi que l'impulsion quintessentielle de l'humanité à créer et détruire simultanément. Al Kadiri se concentre sur des thèmes tels que l'héritage culturel, l'occupation, la migration et l'appartenance. La série de dessins *October 17, 2019 Diaries of the Lebanese Revolution* porte le nom du jour où les manifestations au Liban ont commencé. Les œuvres sont un instantané des scènes dramatiques qu'Al Kadiri a observées, elles montrent l'urgence et l'intensité de ces jours et nuits sans sommeil. Chaque dessin est daté et localisé créant une cartographie de ses mouvements. L'œuvre in situ *It's not black or white* (2021) a été réalisée spécialement pour l'exposition.

PORT DE BEYROUTH



Le 4 août 2020, une double explosion de centaines de tonnes de nitrate d'ammonium stockées sans précaution dans le port de Beyrouth a provoqué l'une des plus grosses déflagrations de l'histoire mondiale. Le souffle meurtrier a fait deux cent dix-sept morts, plus de six mille cinq cent blessés et trois cent mille personnes délogées, laissant une partie de la ville entièrement détruite. Victimes parmi d'autres, les artistes qui exorcisent le moment en le figeant dans la peinture ne sont pas isolés, mais témoins et porte-parole. Ils ne parlent pas de leurs problèmes personnels mais représentent la dévastation collective qu'ils se doivent par certains aspects de pérenniser: la panique mais aussi la tragédie.

BETTINA KHOURY BADR

(Beyrouth, 1971)

Bettina Khoury Badr a obtenu une licence en beaux-arts en 2001 et un master en arts visuels en 2012 à l'Université libanaise de Beyrouth. Elle a passé les années entre ces deux diplômes à enseigner et à développer sa pratique artistique.

Utilisant des méthodes et techniques de peinture traditionnelles pour des œuvres à l'esthétique très moderne, elle confronte l'abstrait au figuratif. La mosaïque d'aquarelles, *August 4 (2021)*, est issue d'une série de photos du ciel de Beyrouth prises quotidiennement depuis le début de la pandémie. Travailler autour des différents états du ciel a permis à l'artiste de changer sa perspective en regardant le ciel d'une manière subjective et méditative. La série suit une séquence visuelle qui montre une continuité dans l'évolution des motifs et des couleurs que l'explosion du 4 août a brutalement altérée. Depuis 2007, elle enseigne à l'Université libanaise américaine de Beyrouth, où elle vit et travaille.

AYMAN BAALBAKI

(Odeissé, 1975)

Après une formation en peinture à l'Institut des Beaux Arts de l'Université de Beyrouth, il obtient un diplôme de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs (ENSAD) de Paris et en Art des Images et Art Contemporain de l'Université Paris VIII.

Les œuvres d'Ayman Baalbaki se caractérisent par leur puissance évocatrice et sont marquées par sa filiation avec l'expressionnisme. Toutefois, la principale source d'inspiration de l'artiste puise directement dans son parcours personnel, dans une destinée teintée des violences de la guerre et de l'exode. Ces thèmes se retrouvent fréquemment évoqués dans ses installations qui soulignent les souffrances d'un nomadisme forcé et celles d'un univers peuplé de victimes et de ruines urbaines. Son œuvre *Untitled (2021)*, par exemple, exorcise le moment de la destruction du port en le figeant dans une peinture. Baalbaki vit et travaille actuellement à Beyrouth.

LAMIA ZIADÉ

(Beyrouth, 1968)

En 1987, Lamia Ziadé quitte le Liban pour étudier les arts graphiques à Paris, où elle travaille ensuite pour de célèbres créateurs de mode tels que Jean-Paul Gaultier et Issey Miyake. Plus tard, elle devient illustratrice indépendante, dessinant pour des livres pour enfants, la publicité, le cinéma et la presse.

Elle développe une œuvre polymorphe allant du roman graphique (*Ô nuit, ô mes yeux, Ma très grande mélancolie Arabe*), aux peintures et sculptures. Son travail, à la fois intime et collectif, touche à l'histoire et à l'actualité du monde arabe. *Mon Port de Beyrouth* (2020) est un recueil de textes et d'aquarelles sur les événements liés à l'explosion du 4 août. Testament visuel et littéraire aux nombreuses victimes, il est une manière pour l'artiste de faire face à son chagrin, ses souvenirs et son désir de justice. Ziadé vit et travaille à Paris.

CHARBEL ALKHOURY ET MONICA BASBOUS

(Beyrouth, 1993) (Vénézuéla, 1988)

Charbel Alkhoury est un artiste visuel, photographe et archiviste. Pour ce projet, il travaille avec l'artiste aux multiples facettes Monica Basbous, architecte, chercheuse, éducatrice et cartographe.

Le collectif travaille avec différents médias pour explorer les tissus sociaux des espaces urbains. *POPG Clanc* (2021) puise son origine dans un groupe WhatsApp du même nom, créé à l'origine par un groupe de joueurs en ligne au lendemain des soulèvements populaires d'octobre 2019. Ce groupe a évolué en une cellule révolutionnaire, un système de partage et de vérification des informations, un réseau d'entraide et un système de soutien social et émotionnel. Alkhoury et Basbous ont engagé les membres de POPG Clanc dans le processus d'archivage du chat, présentant une chronologie alternative des événements collectifs et personnels qui ont façonné les deux dernières années. Alkhoury et Basbous vivent et travaillent actuellement à Beyrouth.

“LA MORT
NOUS A
TRAVERSES.”

JOANA HADJITHOMAS



IMAGES LATENTES



La Tawhra (ou *révolution* en arabe) démarre le 17 octobre 2019, lancée par des citoyens ordinaires de toute confession et de tout âge, demandant la démission de la classe politique libanaise dans son ensemble. Le 27 octobre 2019, les dizaines de milliers de manifestants de la *Tawhra* se rejoignent au bord de l'autoroute qui longe la mer Méditerranée pour former une chaîne humaine, longue de 170 km, du nord au sud du pays, de Tripoli à Tyr. Brutalement confrontées à la police libanaise et à des milices armées, les manifestations sont interrompues pendant la pandémie, reprenant par la suite. Le contexte révolutionnaire et la situation délétère ayant précédé l'explosion du port de Beyrouth a été un sujet pour de nombreux artistes. Le jour de l'explosion, moment provoqué ou accidentel, scène de crime aujourd'hui encore irrésolu, semble pour de nombreux artistes avoir été un momentum prophétisé, comme s'ils en avaient anticipé les signes, imaginé la venue.

JOANA HADJITHOMAS & KHALIL JOREIGE

(Beyrouth, 1969)

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige travaillent ensemble en tant que cinéastes et artistes depuis les années 1990.

Au cours des 15 dernières années, ils ont centré leur travail sur la culture visuelle et l'histoire du Liban et sont connus pour leurs recherches approfondies basées sur des documents personnels et politiques, montrant un intérêt particulier pour les histoires qui ont été gardées secrètes. Ils utilisent ces documents comme outils pour représenter les traumatismes, en particulier leur expérience personnelle de la guerre civile libanaise. Dans *Images latentes, troisième volet du projet Wonder Beirut* (1997-2006), les artistes présentent des pellicules qui illustrent les années de guerre du Liban. Prises par Abdallah Farah, un photographe fictif vieillissant, les images ne sont pas révélées mais présentées avec des descriptions méticuleuses qui les contextualisent, laissant libre cours à l'imagination du spectateur. Hadjithomas et Joreige vivent et travaillent à Beyrouth.

MARWAN MOUJAES

(Beyrouth, 1989)

Marwan Moujaes est titulaire d'une maîtrise des beaux-arts de l'Université libanaise de Beyrouth, d'un diplôme national supérieur d'expression plastique de l'École d'art et de design de Valenciennes, et d'une maîtrise d'art de l'Université de la Sorbonne à Paris.

Moujaes s'interroge sur les points de rencontre possibles entre l'art contemporain et les processus de deuil, de vie, de désir et de parole. Sa pratique artistique fonctionne principalement à travers des protocoles de délégation, de détournement, d'infiltration et d'appropriation de codes symboliques et de structures allégoriques existants. Pour son travail, il s'inspire de l'histoire conflictuelle du Moyen-Orient. La vidéo *Before Tomorrow was not Today* (2020) montre le dernier réveillon avant la destruction partielle de Beyrouth. La jouer à l'envers avec les sons et les lumières des feux d'artifice introduisant la scène est une manière de créer un parallèle avec les troubles provoqués par l'explosion. Il travaille et vit entre Tours et Rouen.

CHARBEL-JOSEPH H. BOUTROS

(Bickfaya, 1981)

Né au milieu de la guerre civile libanaise, son pays d'origine joue un rôle important dans la pratique artistique de Charbel-joseph H. Boutros. Il produit des installations, sculptures et vidéos, réalisant souvent des pièces monochromes et mélancoliques qui parlent de l'histoire du Liban. Cette réflexion historique est ensuite mêlée à des récits plus personnels. En tant qu'expression de l'intime, l'œuvre de Boutros puise dans ses expériences intérieures pour créer un univers de réalités imperceptibles et difficiles à enregistrer. *No Light in White Light / Night Cartography* (2011-2020, série en cours), par exemple, représente un enregistrement poétique de la nuit ou d'une période de sommeil. Selon l'artiste «*l'obscurité efface nos différences, efface le temps, efface le présent. C'est une expérience naturelle et vitale*». Boutros a remporté le prix de la Fondation Boghossian en 2016, il vit et travaille à Paris.

PIERRE KOUKJIAN

(Beyrouth, 1962)

Passionné depuis toujours par l'art, Pierre Koukjian a dû fuir le Liban lors de la guerre civile. Il s'est rendu en Allemagne, où ses rencontres multiples avec des artistes et designers lui ont ouvert les portes du monde du design et de la sculpture.

Koukjian est connu pour ses œuvres contemporaines à résonance symbolique souvent provocante. Il transforme des matériaux tels que l'acier martelé, le titane, le laiton, la mousse industrielle, le néon et le verre, et leur donne un nouvel usage et une nouvelle signification. Son œuvre *Power on Power off* (2019) établit un parallèle avec l'état déplorable des infrastructures dans de nombreux états instables du Moyen-Orient. La transcription du jeu de mots sarcastique en néon souligne la nature fragile de l'être humain dépendant de l'électricité. L'artiste vit et travaille actuellement à Genève.

JEANNE ET MOREAU

(Beyrouth, 1978) (Achkout, 1983)

Randa Mirza et Lara Tabet ont commencé à travailler ensemble en 2018 sous le pseudonyme de «Jeanne et Moreau». Leur pratique artistique est axée autour de l'identité. Elles utilisent les nouvelles technologies numériques pour questionner leur place dans le monde en tant que femmes artistes, ainsi que leur relation au médium avec lequel elles travaillent et la production, la transmission, le partage et la réception des images.

View from Home #2 (2020) est une œuvre photographique, pour laquelle les artistes ont utilisé des jumelles pour prendre des photos de la vue depuis la fenêtre de leur maison donnant sur le port de Beyrouth. À travers les deux périodes différentes de leur travail, l'une avant et l'autre après l'explosion, Mirza et Tabet soulignent le modèle cyclique de la capitale libanaise, qui oscille entre construction et destruction. Randa Mirza et Lara Tabet sont toutes deux basées à Paris.

RAYYANE TABET

(Achkout, 1983)

Rayyane Tabet a obtenu une licence en architecture à la Cooper Union, à New York et une maîtrise en Beaux-Arts à l'université de Californie à San Diego.

La pratique de Tabet explore la mémoire et les récits individuels, donnant corps à des compréhensions subjectives d'événements socio-historiques majeurs. Ses œuvres sculpturales sont de forme austère et minimaliste. Son travail crée un prisme différent à travers lequel observer le passé, ainsi que ses liens avec le présent. *La Mano De Dios* (2016) est basée sur le souvenir de l'artiste d'avoir entendu parler du tristement célèbre but marqué de la main par Diego Maradona lors des quarts de finale de la Coupe du monde 1986 contre l'Angleterre, à la radio. Le présentateur afin d'attirer l'attention sur l'événement, avait partagé la nouvelle en faisant retentir la sirène habituellement utilisée pour annoncer des bombardements imminents à Beyrouth. Il est basé entre Beyrouth et Berlin.

STÉPHANIE SAADÉ

(Liban, 1983)

Stéphanie Saadé est diplômée en arts plastiques de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris et a suivi un programme de troisième cycle à l'Académie des Arts de Chine à Hangzhou.

En altérant des objets et des photographies de manière très subtile, mesurant la croissance, la décroissance, l'altération et d'autres phénomènes naturels, elle développe un langage de suggestion, usant de poésie et métaphores qu'elle laisse le spectateur déchiffrer. Le 4 août, événement provoqué ou accidentel, scène d'un crime encore non élucidé aujourd'hui, semble pour beaucoup d'artistes avoir été prophétisé depuis longtemps, comme s'ils avaient anticipé les signes, senti sa montée en puissance, imaginé sa venue. Préfigurant la catastrophe, *Apocalypse* (2020), *Stage of Life* (2019) et *Re-enactment LB* (2012) de Stéphanie Saadé, créées avant le 4 août, peuvent être revisitées à la lumière des événements comme un signe avant-coureurs d'un pire à venir. Stéphanie Saadé vit et travaille à Paris.

“NOUS
ATTENDIONS
L’APOCALYPSE
ET ENFIN
L’APOCALYPSE
EST VENUE.”

GREGORY BUCHAKJIAN



PERMANENCE DE L'IMPERMANENCE



La problématique du patrimoine meurtri et celle de l'histoire revue à travers la perspective des objets, témoins d'un sauvetage impossible, sont prégnantes dans les œuvres de nombreux artistes de l'exposition. Le spectacle de la ruine, du vide et du silence provoqué par la double explosion qui a détruit la capitale et la plupart de ses demeures patrimoniales inspire à ces artistes des œuvres qui lient l'histoire à l'âme des objets. Réminiscence de la guerre civile et de tragédies passées, l'impossible oubli et le travail de mémoire archéologique sont au cœur des pratiques de ces artistes, qu'ils soient sur place ou à l'étranger, et qui ont immédiatement ressenti le besoin de collecter des traces, de documenter, pour la plupart frénétiquement ou à l'inverse, malgré eux le patrimoine en danger, à travers divers médiums tels que la sculpture, la photographie, l'écriture.

GREGORY BUCHAKJIAN

(Beyrouth, 1971)

Titulaire d'un doctorat de la Sorbonne (Paris), Gregory Buchakjian est directeur de l'École des arts visuels de l'Académie libanaise des Beaux-Arts (ALBA).

L'instabilité politique et la ruine font partie des questions abordées dans sa thèse de doctorat. Ses recherches et travaux tournent autour des questions de la ville et de l'histoire, à Beyrouth, au Liban et dans le monde arabe. Le paysage en deuil et la destruction de l'espace public sont fréquemment explorés dans le travail de Gregory Buchakjian qui a longtemps travaillé sur les quartiers abandonnés de Beyrouth. Outre les pertes humaines et matérielles, l'explosion a également été lourde de conséquences pour le patrimoine culturel. Le musée Sursock, par exemple, a été presque entièrement détruit et 25 œuvres d'art ont été gravement endommagées, dont témoigne *Hercule et Omphale d'après Artemisia Gentileschi* (2021). Actuellement, il vit et travaille à Beyrouth.

PAOLA YACOUB

(Liban, 1966)

Paola Yacoub a étudié à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts (ALBA) à Beyrouth et obtenu un diplôme de l'Architectural Association School of Architecture à Londres en 1994. Elle a travaillé dans le domaine archéologique pendant plusieurs années.

Dans son art, Yacoub documente les implications de l'utilisation de l'espace et explore les effets des développements actuels au Moyen-Orient en relation avec l'architecture en tant que facteur de conservation culturelle. La série *Radical grounds* rassemble un ensemble de photographies prises entre 1990 et 2012 dans la région qui s'étend du Liban au Kurdistan. Bien que les images soient saturées d'informations et de récits, la manière dont elle les a prises désactive le pathos attendu dans l'iconographie de la région. Il y a quelque chose de poétique dans le sol, la boue, les décombres. Elle est basée à Berlin et à Beyrouth.

ALI CHERRI

(Beyrouth, 1976)

En 2000 Ali Cherri est diplômé en design graphique à l'Université américaine de Beyrouth. Il a également obtenu son diplôme en arts du spectacle à Amsterdam en 2005.

Dans son travail, Ali Cherri explore différents médias tels que le dessin, le film, l'installation, la performance, l'impression et la vidéo. Dans ses vidéos et ses installations sculpturales, il dissèque la situation géopolitique du Liban ainsi que celle des pays voisins d'un point de vue distancié mais engagé. Ses projets les plus récents portent sur le rôle des objets archéologiques dans la construction de récits historiques. En témoignent ses sculptures *Life after Life* (2021) et *Staring at a Thousand* (2021) où le vide et le silence sont éloquentes. L'artiste revisite les objets archéologiques en leur donnant une âme, par exemple en leur ajoutant des yeux. Il vit et travaille entre Beyrouth et Paris.

STÉPHANIE SAADÉ → cf page 20

DALA NASSER

(Tyr, 1990)

Dala Nasser est diplômée de la Slade School of Fine Arts de Londres en 2016, et en 2021 de la Yale School of Art de New Haven.

Nasser se concentre sur les problèmes environnementaux et le besoin urgent de changement dans ce domaine. Elle utilise un large éventail de matériaux dans son travail pour examiner les conditions environnementales, historiques et politiques en perpétuelle détérioration. Son approche interdisciplinaire se reflète dans ses peintures, ses performances et ses films. Dans la vidéo *The Dead Shall Be Raised* (2021), Nasser explore les questions relatives à la façon dont nous sommes témoins et enregistrons des choses qui ne peuvent pas vraiment être enregistrées. Elle raconte une histoire avec un narrateur autonome, qui se détache du discours dominant construit sur l'illusion et le mythe. Elle vit et travaille à Beyrouth.

“IL Y A DES
PEUPLES DONT
LES YEUX NE SONT
JAMAIS MORTS”
CAR “LES SIECLES
DE L’INQUISITION
N’ONT PAS ECRASE
LE LANGAGE
DU VENT.”

ETEL ADNAN

CONVERSATIONS DE SALON



L'espace domestique est celui du repli et de la préservation, en opposition aux tensions et affrontements qui ont lieu à l'extérieur. Il se prête à loisir aux conversations de salons et aux rendez-vous en famille, avec proches et amis, pour partager du temps, des discussions parfois mouvementées et des jeux, notamment les jeux de cartes - occupation régulière pendant les bombardements des années de guerre civile. La répétition de rituels intimes avec indifférence sur le monde extérieur est vitale pour supporter le quotidien mais aussi pour permettre aux artistes sur place, ou issus de la diaspora, de renouveler ces activités essentielles de partage en communauté.

STÉPHANIE SAADÉ → cf page 20**GILBERT HAGE**

(Beyrouth, 1966)

Hage a étudié à l'Université du Saint-Esprit à Kaslik (Liban), où il enseigne aujourd'hui. Il est par ailleurs professeur à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts (ALBA).

Les œuvres photographiques de Hage parlent de thèmes divers et de préoccupations sociétales, généralement en lien avec son pays d'origine, le Liban. Dans *Reality in the Real* (2020), l'artiste archive les expériences et les sentiments de ses pairs artistiques et intellectuels qui ont survécu au 4 août. Il souhaite donner un rôle aux expériences humaines individuelles dans le cas d'événements traumatisants à grande échelle comme celui-ci. Tout en parlant des explosions, les témoins que Gilbert Hage met en scène dans son projet vidéo abordent également l'histoire plus large de leur pays et l'impact de son passé tumultueux et tragique sur leur vie. Gilbert Hage vit, travaille et enseigne à Beyrouth.

VLADIMIR ANTAKI

(Riyad, 1980)

Le photographe Vladimir Antaki a grandi à Paris et étudié l'histoire de l'art et le cinéma à la Sorbonne avant de s'installer à Montréal. En 2007 il obtient un baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec. Antaki se considère avant tout comme un conteur, utilisant sa caméra pour raconter l'histoire de personnes souvent laissées pour compte ou oubliées. Pour *The Guardians*, il a voyagé en Europe, au Moyen-Orient et en Amérique afin de photographier les commerçants de ce qu'il appelle des «temples urbains», des espaces uniques dans des villes remplies de magasins standardisés, qui ont encore une âme. Antaki s'intéresse à la nature fragile du travail individuel des «gardiens», mais aussi à la valeur sociale de ces «temples», à une époque de plus en plus homogénéisée et axée sur la consommation. Le gardien de cette photo est Fouad, un vendeur de tissus de Beyrouth.

MAHA YAMMINE

(Beyrouth, 1986)

Maha Yammine obtient un master en arts plastiques à l'Université libanaise de Beyrouth en 2014 et un master en arts plastiques à l'École supérieure d'art et de design de Valenciennes en 2016.

L'artiste cherche à trouver une intersection entre plusieurs thèmes - politiques, sociaux, culturels et historiques. Pour ce faire elle collecte et réactive les histoires vécues par des anonymes pendant les années de guerre au Liban. À l'aide de «micro-narratifs», elle révèle des fragments du passé. Les jeux par exemple sont un sujet central dans son travail, elle transforme souvent la réalité par le détournement des règles, des objets et de la temporalité. Sa performance vidéo *14* (2017) fait référence à un jeu de cartes populaire, une variante du rami, joué avec des cartes dont les chiffres et les couleurs ont été effacés. Sans gagnant possible et sans issue avérée, ce jeu révèle sa nature profonde de distraction : un espace de liberté, de tranquillité et de proximité partagée. Basée à Rouen, elle a reçu le prix de la Fondation Boghossian en 2020.

DANIELLE ARBID

(Beyrouth, 1970)

Danielle Arbid est une réalisatrice et actrice franco-libanaise. En 1987, elle s'installe en France pour étudier la littérature à la Sorbonne et le journalisme au Centre de Formation et de Perfectionnement des Journalistes (CFPJ) à Paris.

En tant qu'artiste, Arbid s'intéresse à l'exploration de différentes formes narratives. Son travail alterne entre la fiction, le documentaire et l'essai vidéo, tout en expérimentant les intersections entre ces genres. Dans ses films, Arbid explore également de nombreux thèmes différents. *Conversation de salon II* (2009), par exemple, est un documentaire qui filme sa mère et ses amies lors de leur rencontre de 16 heures. Un rituel quotidien leur permettant de débiter leurs vies. Au cours de leurs rencontres, l'espoir succède au désespoir, les mots coulent et les secrets sortent. Arbid vit entre Beyrouth et Paris.

SAMAR MOGHARBEL

(Beyrouth, 1958)

Samar Mogharbel a obtenu une maîtrise en céramique au Goldsmiths College de Londres. Sa participation aux fouilles d'après-guerre dans sa ville natale a grandement influencé son travail ultérieur.

Mogharbel travaille principalement l'argile qu'elle considère comme une clé de compréhension du monde et de la vie elle-même. Une grande partie de son travail est orientée vers la retranscription des souvenirs émotionnels de la guerre. Les œuvres *Hamra* (2014) et *Watwal I* (2014) s'inspirent de bâtiments beyrouthins perdus à jamais au profit du développement urbain. En les ramenant à la vie, elle joue avec les formes, les couleurs et les souvenirs d'une époque en voie de disparition. Selon elle, «*si nous ne pouvons pas les avoir dans la vraie vie, nous pouvons au moins les préserver sous une forme plus petite*». Samar Mogharbel travaille et vit à Beyrouth.

MARIA KASSAB

(Beyrouth, 1980)

Maria Kassab a étudié les arts de la communication et les beaux-arts à l'Université libano-américaine de Beyrouth et termine actuellement un master en photographie à Berlin.

Kassab utilise une variété de langages visuels et travaille autour du climat politique et culturel de la région MENA. Elle considère les images et les photographies comme des toiles vierges qui ont besoin d'être modifiées et non comme le résultat final d'une œuvre d'art. Objets griffés ou mutilés et souvenirs meurtris sont autant de sources d'inspiration pour ses collages. Ses œuvres parlent d'absence, d'un monument, d'un sentiment, d'un corps ou d'un lieu, et convoquent des souvenirs, des mauvais rêves et des fantômes. La série *Of Places and Cannons* (2018) explore des lieux et des sujets qui ont été affectés par de violents traumatismes de guerre, recréant une mémoire narrative de l'anéantissement. Kassab a reçu le prix de photographie de la Fondation Boghossian en 2017, elle vit à Berlin.

RETOUR AUX SOURCES



Dans les décombres de l'espace public, de nombreux artistes trouvent refuge dans un retour aux sources. S'installant pour la plupart dans leur village natal, auprès de leur famille, ils trouvent une forme de catharsis dans l'éloignement de la ville et de son spectacle sinistre et suffocant. La nature développe alors pour eux une forme de respiration. Dans une volonté d'isolement ou de se soustraire au tumulte du monde, ils entrent en symbiose avec leur environnement naturel. La représentation du paysage et la contemplation de la nature silencieuse, motif récurrent de l'histoire de l'art, illustre parfois la confusion du monde intérieur et du monde qui est représenté : le paysage devient celui de l'état d'âme du regardeur et l'on explore un espace psychique.

RAMY SAAD

(Deirmimas, 1989)

Ramy Saad a obtenu son diplôme en arts visuels à l'université libanaise de Beyrouth en 2016. Saad considère ses études comme le point de départ de l'exploration de son propre langage artistique.

Alors qu'il vivait à Beyrouth, son studio était encombré de matériaux industriels tels que la peinture à l'huile et acrylique, le ciment, le plâtre et le film plastique. Plus tard dans sa carrière, il a commencé à rechercher des recettes et des matériaux plus naturels. Par désir d'isolement ou pour échapper au tumulte du monde, Ramy Saad entre en symbiose avec son environnement naturel. Cet appel de la nature a été déterminant dans la pratique de son art, il peint sur du papier recyclé, en utilisant des aquarelles réalisées avec des pigments extraits de plantes bouillies, collectées dans les forêts proches du village de son grand-père, dans la montagne libanaise. Ramy Saad vit et travaille au Liban.

CHAFI GHADDAR

(Liban, 1986)

Chafa Ghaddar a obtenu sa licence en beaux-arts en 2007 et sa maîtrise en arts visuels en 2009, toutes deux à l'Académie libanaise des Beaux-Arts. En 2012, elle a suivi un cours de peinture à fresque à Florence.

Ses œuvres comprennent des peintures murales, des peintures, des dessins, des photographies et des pièces en techniques mixtes. Sa pratique, mélangeant techniques traditionnelles et modernes, peut être considérée comme une enquête sur les caractéristiques du temps et sa manifestation dans les objets, les espaces et la mémoire. La fragilité des fresques est une des principales inspirations dans cette recherche. Après l'explosion, elle a ressenti le besoin de se reconnecter avec la nature, de se dissocier de la ville, ce qui se traduit par la série de fresques consacrées aux cactus de son jardin. Pour l'artiste *«le jardinage la raccroche à la vie»*. Elle vit et travaille actuellement à Dubaï et a reçu le prix peinture de la Fondation Boghossian en 2014.

OMAR FAKHOURY → cf page 10

CALINE AOUN → cf page 10**CHRISTIAN SLEIMAN**

(Liban, 1994)

Christian Sleiman a obtenu une maîtrise en sciences de l'architecture à l'Université Saint-Esprit de Kaslik en 2018, et une licence en beaux-arts à l'Université libanaise la même année.

Sleiman est un artiste qui concentre ses recherches sur les plantes et la végétation, explorant ce qu'on appelle les «âmes végétatives» à travers des petits rituels, des fabulations et des recettes. Les plantes qu'il collecte pour ses projets proviennent souvent de zones urbaines. *A City Guide for Tree Huggers* (2020) est un projet vidéo et photo qui explore la politique de plantation dans les espaces hautement urbanisés de Beyrouth. L'artiste remet en question les règles qui sous-tendent la façon dont les villes traitent les plantes, et en particulier les arbres. Au lieu d'être dans la nature sauvage, ces arbres de Beyrouthins peuvent être trouvés devant une façade de magasin, à côté d'une place de parking, ou même près d'une poubelle. Sleiman vit entre le Liban et Paris.

RAYMOND GEMAYEL

(Riyad)

Raymond Gemayel a obtenu un diplôme en sciences politiques et en économie au Glendon College en 2009, avant de s'inscrire à des cours de photographie et de réalisation de films. Entre 2013 et 2015, il a participé au programme de résidence d'Ashkal Alwan.

Gemayel refuse de se laisser limiter par les conventions établies de l'art et des médias qu'il utilise. En tant qu'artiste, il a toujours aimé expérimenter différents langages artistiques, ce qui est clairement visible dans sa pratique. Il travaille avec des images fixes et mobiles, des installations, des textes et des peintures, afin d'examiner les relations et les conflits entre l'image et le son, l'image et l'espace, et les images entre elles. L'artiste vit et travaille actuellement à Paris.

CHRISTINE SAFA

(Paris, 1994)

Christine Safa est diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 2018.

Le travail de Safa fait souvent allusion au Liban, son pays d'origine. Elle travaille avec des couleurs subtiles qu'elle applique en couches lisses ou légèrement poudreuses. Sa peinture révèle la lumière caractéristique de la région méditerranéenne. On dit de ses tableaux qu'ils sont des «traductions de la lumière», des témoins de la douce mélancolie de l'été. Avec *L'impression du soleil - toutes les pierres sont chaudes* (2020), le spectateur contemple une peinture poétique qui séduit par ses compositions graphiques et dont les couleurs sont inspirées par la lumière et le soleil intense de Beyrouth. Ses tableaux sont des souvenirs de souvenirs, ce qui reste d'instant de perfection. Pour Safa, l'étendue du soleil - comme un crépuscule de poussière tremblante qui se dépose sur les êtres et les entités - reflète son expérience du Liban. Elle vit à Paris.

ETEL ADNAN

(Beyrouth, 1925 - Paris, 2021)

Etel Adnan a étudié la philosophie, d'abord à la Sorbonne puis à Berkeley et à Harvard.

Adnan est connue pour ses œuvres littéraires, ses poèmes et ses essais, mais aussi pour son travail visuel, utilisant la peinture à l'huile, le film et la tapisserie. Intime et délicate, son œuvre met en réseau une multitude d'apports extérieurs. Ceux-ci constituent son récit personnel, rhizomatique, exprimant à la fois une grande poésie et une grande sensibilité. Il en ressort un univers coloré et pastel, peint à l'aquarelle ou à l'huile. Dans cet univers, le Mont Tamalpais, montagne sacrée pour les Indiens, qu'elle voyait de la fenêtre de sa maison près de San Francisco, habite profondément son esprit et elle en a fait de nombreux tableaux. Chaque tableau est une méditation sur la beauté de la nature, la puissance des éléments, mais aussi sur la création et la peinture, qui devient une célébration du monde et de l'humanité.

LA VIE CONTINUE



Après l'explosion, des signes d'espoir fébriles ont vu le jour. L'espoir de vie, pour certains, se traduit dans le besoin de continuer à travailler de la même manière chaque jour, en dépit des naufrages successifs. Venue de l'intérieur ou de l'extérieur, la solidarité a pris naissance dans le chaos. Des initiatives nombreuses ont vu le jour, et dans la noirceur ambiante, la vie a repris grâce à la volonté des libanais touchés, de leurs proches, d'associations locales et de nombreux anonymes. Une solidarité envers ses proches mais aussi entre les artistes a fait jour, notamment pour archiver les expériences collectives et replacer le dialogue au cœur de la pratique. En continuant à représenter les choses simples de la vie, paysages, jeux d'enfants, ... les artistes mettent en avant l'élan vital qui subsiste malgré le désastre.

VARTAN AVAKIAN

(Byblos, 1977)

Vartan Avakian travaille la vidéo, la photographie, l'installation, la sculpture et d'autres médias. Il a étudié la communication à la Lebanese American University (LAU) et l'architecture et la culture urbaine à l'Universitat Politècnica de Catalunya et au Centre de Cultura Contemporània de Barcelone.

Avakian utilise souvent des matériaux organiques dans son travail, qu'il modifie et aliène de leur contexte d'origine pour les adapter à sa propre vision artistique. Il explore différentes formes de production culturelle. Dans ses œuvres *Composition with a Recurring Sound*, le son d'une rivière traverse une pièce sculpturale aux formes répétées. Ces sculptures capturent le mouvement des matériaux de la rivière, dont l'eau et la vie biologique mais aussi des déchets industriels et autres polluants. Cette résonance discrète, presque inaudible, peut être ressentie tactilement sur la sculpture. Il vit et travaille à Beyrouth.

RAED YASSIN

(Beyrouth, 1979)

Raed Yassin a étudié le théâtre dans sa ville natale, il a créé le label de musique indépendant Annihaya, ainsi que le festival de musique expérimentale Irtijal à Beyrouth.

Ses vidéos, performances et compositions musicales sont inspirées de la culture pop et de l'actualité. Ses réflexions sur la culture populaire et ses aspirations se concentrent notamment sur les spécificités de l'inconscient collectif et du comportement consumériste des sociétés arabes contemporaines. *Untitled* (2011) est une série photographique qui cadre la ville à travers ses architectures d'artifice. Des panneaux colorés et des barrières de chantier deviennent les fenêtres d'un paysage fantastique au-delà, ou même en dépit, d'un programme massif de gentrification urbaine néolibérale. Une vue de la mer s'imprègne d'une teinte verte et des décombres se parent de couleurs saturées, à la fois radieux et mélancoliques. Yassin vit et travaille à Berlin.

ZIAD ANTAR

(Saida, 1978)

Ziad Antar a étudié l'agronomie à l'Université américaine de Beyrouth, avant de décider de poursuivre une carrière dans la vidéo et les arts. Il a obtenu un diplôme de troisième cycle à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris.

Sa démarche artistique s'articule autour de questions sur la nature de la photographie, ses contraintes et ses limites. Ses vidéos témoignent d'un monde en conflit, mais sur un ton plutôt léger et ludique. *Raouche* (2016) par exemple est extrait de la série *After Images* inspirée par le travail de l'historien libanais Kamal Salibi posant les origines de la Bible dans la région d'Asir. La série aborde le mythe comme un récit historique potentiel qui ne peut être documenté. Au cours du processus, Antar a perdu son objectif donnant lieu à des photos floues dans lesquelles des silhouettes indiscernables se fondent dans des halos de couleurs pâles et lumineuses. Ziad Antar vit et travaille actuellement à Beyrouth.

MIREILLE KASSAR

(Zahlé-Bequaa, 1963)

Mireille Kassar est diplômée de l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, et actuellement chercheuse à la Sorbonne.

Son travail aborde le cinéma, le son, la peinture et le dessin, ainsi que l'art de l'installation. La distance, la proximité, la dispersion et le déroulement du temps sont pour elle des sources d'inspiration majeures. Kassar considère son art comme un état de conscience élargi, opérant au-delà ou en deçà du langage. Son travail peut être considéré comme une sorte de réajustement des sens, s'éloignant de la pensée discursive pour se rapprocher de nos sensations cognitives primitives. La vidéo *Children of Uzai - Anti-Narcissus* (2014) raconte la vie sur une plage publique. On y voit des enfants courir vers la mer, une activité immuable que le Liban peut encore offrir, présentant au regard un espace presque onirique, loin de toute narration mortifère. Mireille Kassar vit et travaille à Paris et à Beyrouth.

Lebanon
لبنان

HOW
WILL
IT
END?



LA FONDATION

FONDATEURS

Jean et Albert Boghossian

PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Ralph Boghossian

DIRECTRICE

Louma Salamé

ADMINISTRATION

Thomas Wojcik

PRODUCTION

Manon Magotheaux

Régis Decroos

Guillaume Avez

COMMUNICATION

Caroline Schuermans

Eda Celiktin

MÉDIATION

Clio Rosenoer

VOYAGES

Cathy Van Keer

EQUIPE D'ACCUEIL

Adeline Duym

Castulo Inagan

Glenn Shimell

L'EXPOSITION

En collaboration avec le Centre national
d'art et de culture Georges Pompidou, Paris

COMMISSAIRES

Louma Salamé

Alicia Knock

PRODUCTION

Manon Magotheaux

Régis Decroos

Guillaume Avez

MÉDIATION

Clio Rosenoer

TEXTES

Louma Salamé

Clio Rosenoer

Ella Dezuttere

DESIGN GRAPHIQUE

David Andrade

Pour les textes © les auteurs

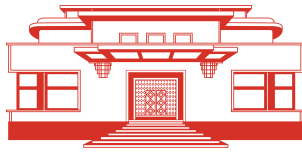
FONDATION BOGHOSSIAN VILLA EMPAIN

Avenue Franklin Roosevelt 67, 1050 Bruxelles

www.boghossianfoundation.be

@fondationboghossian  

La Fondation Boghossian remercie
ses partenaires ainsi que tous ceux qui ont
contribué à l'organisation de cette exposition.



**BOGHOSSIAN
FOUNDATION**

WWW.BOGHOSSIANFOUNDATION.BE

[@FONDATIONBOGHOSSIAN](https://www.instagram.com/fondationboghoasian)

